

Le défilement des visages. L'art d'Alain Médam

Naïm Kattan

Number 185, July–August 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17894ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (2002). Le défilement des visages. L'art d'Alain Médam. *Spirale*, (185), 42–43.

LE DÉFILEMENT DES VISAGES

L'ART D'ALAIN MÉDAM

DÉPUIS de longues années, Alain Médam avait rendez-vous avec la peinture. Ce n'était pas un lointain et nostalgique amour de jeunesse ni un exercice de divertissement d'âge mûr. Car, même s'il a suivi une route sinueuse qui le conduisit du droit à la sociologie et à l'urbanisme, Médam fut toujours un artiste et il a, enfin, laissé au peintre la direction d'un parcours de liberté.

Dans ses tableaux, on est en face d'un jaillissement d'énergie et on ne sait où s'arrête le foisonnement des couleurs et où commence l'effervescence des formes. Traversant l'espace, cherchant à en prendre la mesure, l'artiste en décèle, en même temps, le sens. Mais l'espace le ramène au temps et d'abord, à lui-même; ni point de départ ni point d'aboutissement mais une permanence dans l'attente et l'accueil. De sa Tunisie natale à New York et à Montréal, en passant par la France, le voilà à Jérusalem qui n'est point un lieu de retour mais un foyer de recueillement, de reprise et de repos. Médam engrangeait, mettait en place les fragments d'une mémoire retrouvée.

Les toiles se succèdent comme surgies de l'ombre. On est frappé par une jeunesse qui s'est dépouillée de la confusion pour ne garder de l'énergie que le mouvement. Les couleurs accourent pour donner un rythme aux formes. Elles montent, s'élèvent puis reviennent au ras d'un sol ouvert sur l'ailleurs, sur la mer, non sur la fixité d'une chute. On est happé, assailli par le rouge, le bleu, le vert, le jaune et si on recule, ce n'est que pour entrer dans le cercle et participer à l'élan.

Le peintre ne se contente pas d'inviter et de retenir le regard mais retient l'esprit car il cherche à saisir l'être dans son mouvement, dans sa constante transformation, dans sa tentative de fixer la métamorphose. D'où la sensation que les tableaux se suivent dans une constante succession, une chaîne de moments qui s'appellent et se répondent.

Puis, sous-jacent à cette sève irrépressible des commencements, des points de départ, un autre tableau, celui d'une vie qui nie l'arrêt, qui a la hantise des aboutissements et qui traverse les haltes. C'est cela aussi la maturité, la route d'une sagesse qui met tout en question et d'une sérénité qui n'accepte pas la résignation au malheur. Ici, la tristesse n'est point abandon mais reconnaissance du tragique.

Médam affronte la misère et la souffrance et nous les présente dans une nudité qui nous interdit de nous contenter de la pitié, voire de la compassion. Il y a là une révélation des visages, même quand ils sont voilés, à moitié cachés. Les

yeux nous poursuivent, nous hantent, nous rappellent notre nécessaire présence. Une tristesse réelle et pourtant point envahissante car, autre-

hommes en quête de ciel. Ces cités ne sont tentaculaires qu'en apparence, car ces murs, poursuites de mouvement, sont ramenés à la réalité



Visage d'Alain Médam, 2001

DR

ment, elle aurait obscurci l'horizon, bouché toute ouverture à la lumière.

Cette peinture est également respiration qui nous réserve des alternances de plénitude et de joie. Les yeux moirés s'illuminent, les corps s'élèvent dans l'envol d'un chant sourd et les violonistes font retentir les mélodies d'une palpitante résistance au mutisme et à la mort.

Les villes sont un ensemble de pierres qui se superposent dans des hauteurs : marques des

de la mer, de l'espace infini. L'angoisse de l'incertitude cède dès lors la place à la construction du lieu où l'homme, au-delà des murs et par-delà des fenêtres, revoit son visage et le reconnaît dans celui de l'autre.

Au terme d'une attente, la fougue n'est retenue que par une conscience du monde qui ne brise pas l'élan mais en marque la mesure. Le peintre a accompli la traversée des drames et des illusions, mais loin de se résigner à une tristesse qui rendrait

dérisoire la candeur, il poursuit un chemin où l'aventure est à portée de la main car, désormais, elle est lourde d'une conscience qui, au lieu de l'abimer dans la chute, l'ouvre à la plénitude.

II

La tragédie perpétuelle que vit une humanité lointaine dont on ressent néanmoins la proximité brise l'hégémonie de la couleur, l'harmonie recherchée dans le tableau à travers des figures

Le temps est venu de respirer, de reprendre souffle, de redire le monde au quotidien. Pour énoncer le tragique sans le réduire à une répétition, l'homme, au bord de la redondance, retrouve la proximité dans la volonté de survie, dans une tentative de renouer avec le réel, le quotidien, fût-ce dans l'égoïsme d'une autopréservation.

La couleur refait surface, recompose les formes. Elle est grouillante, foisonnante d'une

disparaissent pas dans un faux apaisement mais retrouvent leurs contours de vivants et s'inscrivent dans une mémoire de douleur, comme si, au-delà de la mort, ils tentaient de renaître, s'inscrivant désormais, par l'affirmation de la couleur, dans le quotidien.

III

Un cycle de portraits. Surmontant leur décomposition, les visages défilent. Les chutes et les victoires se succèdent, transforment les contradictions en complexités. Les traits prennent forme à travers les forêts et les déserts, les pièges et les abîmes. Des ombres se constituent en profils, surgissent de l'opacité, dissipent les brouillards, les pénombres et éclatent finalement en luminosité.

Le nez, les lèvres et, au-delà des yeux, le regard. Des hommes et des femmes s'affirment dans l'action assumée. La volonté se traduit en intégration du réel, en vision et finalement, en vérité, ouvrant la voie à la sagesse. Une sagesse conquise. Visages sans surface car chacun des traits révèle des combats, des luttes, des acharnements, des résignations et des défaites. Visages composites qui surnagent au temps. Ils s'apparentent à des figures emblématiques qui traversent l'histoire pour se constituer en mythes.

Les traits brisés remontent des profondeurs, des abîmes et, dans une luminosité perceptible à travers le foisonnement des couleurs, annoncent une vision qui se révèle au-delà d'un mystère jalousement gardé, vision non d'une proximité, d'un temps proche mais d'une permanence, d'une trajectoire qui soumet l'espace à un temps immémorial, à une présence.

IV

Des paysages imaginaires. Les corps se fondent dans des lignes, des courbes, composent des forêts, des jardins aux arbres et aux fruits indéfinissables. Le regard s'étend sur un univers apaisé où la quiétude, momentanée, est gagnée sur le transitoire, le passage et surgit en scintillements, en lumière discrète et en richesse de couleurs.

Ni accumulation, ni exagération mais le refus d'une fausse retenue qui ne pourrait être que retrait, porte ouverte à l'absence et à l'oubli.

Ces forêts-jardins sont un appel lancé à l'arrêt, à la halte, à la promesse d'une future sécurité. Nous sommes à distance de toute résignation, de tout abandon, dans une marche lente frayant sa voie à travers les encombrements, les blessures, les souffrances non dites, les plaintes étouffées, tues.

Ces surfaces de routes et de dédales invitent à la promenade et, ultimement, au repos. L'inquiétude des impasses est surmontée ainsi que l'angoisse des carrefours, des sentiers incertains. Il n'y a pas de route mais, au-delà de la promesse et de l'attente, une plénitude qui annonce la célébration et la fête.

NAÏM KATTAN



Visage d'Alain Médam, 2001

DR

patiemment recomposées. La peinture perd ses moyens de quête de beauté et de paix. Dès lors, la figure resurgit d'un fond où la violence, la cruauté accompagnent la mort bloquée par des visages décharnés qui coupent l'horizon. Il n'y a plus d'attente, jusqu'au moment où, à force de revivre le tragique dans l'impuissance, ces figures risquent de tomber dans le virtuel d'un cauchemar. C'est alors que ce monde recompose ses frontières, oppose au nôtre ses barbelés.

célébration à nouveau recherchée et retrouvée hors des visages meurtris, dans une harmonie qui se contente de son déploiement. Le peintre retrouve alors ses moyens dans une clarté enfin reconquise. Et c'est la naissance d'un lyrisme, tels des fleuves qui, dans leurs cours, entraînent des visages dessinés, en quête d'une figuration renaissante. Ce n'est pas l'oubli et encore moins l'évasion. À nouveau, les têtes resurgissent : hantise et mémoire. Les visages martyrisés ne